

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62644

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

letzt das Thema ›Stadtzerstörung und Wiederaufbau‹, publiziert in drei Bänden. Äußern sich die Beiträge des ersten Bandes zur Stadtzerstörung durch natürliche Extremereignisse wie Erdbeben, Überschwemmungen, Vulkanausbrüche und ›unbeabsichtigte‹ Feuersbrünste, so konzentrieren sich die des zweiten auf Zerstörungen durch Krieg, innere Unruhen, Aufstände und Herrschaftseingriffe im Sinne von Strafmaßnahmen oder urbanistischen Umstrukturierungen. Der vorliegende dritte Band enthält in dreisprachiger Ausgabe den abschließenden Bericht zu Thema, Fragestellungen und Methode sowie als Hauptteil die kommentierte Zusammenfassung der einzelnen Beiträge und somit insgesamt die Forschungsergebnisse.

Eingangs den Untersuchungsgegenstand differenziert darstellend und den Verzicht auf wirtschaftlich bedingte Zerfallserscheinungen von Städten mit hinreichender Erforschung begründend, wendet sich der Autor dem aktuellen Forschungsstand mit dem Ergebnis zu, daß bislang Überblickdarstellungen die Problematik lediglich vereinzelt streifen. Im Mittelpunkt stand diese dagegen in der breit angelegten Diskussion der Internationalen Kommission für Städtegeschichte über die Verhaltensweisen städtischer Gesellschaften auf natürliche und soziale Extremereignisse in unterschiedlichen Zeitabschnitten und geographischen Rahmenbedingungen.

Die siebzehn auf Naturkatastrophen bezogenen, und hier prägnant charakterisierten Beiträge des ersten Bandes reichen zeitlich vom Mittelalter bis in die Gegenwart, besitzen thematisch naturräumliche Schwerpunkte (Erdbeben, Vulkanausbrüche, Überschwemmungen) und gehen allgemeinen Phänomenen (Stadtbrand) an Einzelbeispielen nach. Hervorgehoben wird die Bedeutung der Resultate für gewisse Modernisierungen im Bereich des Rechts, der Verwaltung oder der Stadtplanung und im gestellten Zusammenhang für Analogien und Diskrepanzen, die sich bei vergleichender Betrachtung der sozialen Extremereignisse ergeben. Bei deren Durchstrukturierung ließ man sich methodisch von der Hypothese leiten, daß Zerstörungen, die auf innere Unruhen zurückgehen von den punitiven Interventionen des jeweiligen Stadtherrn zu unterscheiden und beide historisch anders einzuordnen sind als Zerstörungen durch äußere Kriege. Daß der Schwerpunkt der fünfundzwanzig auf dieses Teilthema bezogenen Beiträge des zweiten Bandes nahezu ausschließlich den kriegerischen Handlungen und kaum dem Wiederaufbau der Städte gilt, betont der Autor und bestätigt ein Blick in den zweiten Band. Dessen ungeachtet bietet der hier zur Diskussion stehende Schlußbericht einen instruktiven Überblick zu einem von ausgewiesenen Fachwissenschaftlern erarbeiteten Thema, unter dem die verschiedenen Kategorien der Stadtzerstörung und der Wiederaufbau im internationalen Vergleich wissenschaftliche Betrachtung findet.

Michael SCHMITT, Münster

Deutsche Erinnerungsorte, hg. von Etienne FRANÇOIS und Hagen SCHULZE, Bd. 1, München (C. H. Beck) 2001, 724 p.

L'Allemagne devait-elle disposer aussi de ses Lieux de mémoires? Comme le recueil dirigé en France par Pierre Nora, ce livre est issu de plusieurs séminaires (à la Freie Universität de Berlin). Le modèle français, édité de 1984 à 1992, se divise en trois grandes parties: la République, la Nation, les France. Bien que les idées de nation et de république renvoient à l'ère contemporaine, cette présentation de dizaines de lieux de mémoire, cette mobilisation de »ce qui demeure en nous d'indéracinable attachement charnel à ces symboles pourtant fanés« (P. Nora), voire cette »histoire à la Michelet« (P. Nora) ressuscitent une France éternelle qui ne s'accomplit vraiment que dans la République. C'est là une belle illusion (amoureuse) que nous transmet l'histoire, notre »imaginaire de remplacement« (P. Nora), et qui a le mérite d'exister en tant que »mémoire«. On pressent, mais cela n'est pas vraiment dit, que cet imaginaire, cette mémoire orientent non seulement l'esprit, mais la pratique des Français.

L'atmosphère générale du recueil allemand est tout autre. Dans la préface, les éditeurs ne parlent pas «d'indéracinable attachement» aux lieux de mémoire; ils invitent au contraire au scepticisme et mettent en garde contre l'engagement politique aveugle, affirmant qu'ils ne soutiennent aucune théorie ni aucun État («dies ist kein sinnstiftendes oder staatstragendes Projekt»). Rien de commun donc avec cette évocation un peu nostalgique des enthousiasmes passés, à ce «réveil du deuil de l'amour» (M. Proust) dont parle Pierre Nora à la fin de la préface française. Le scepticisme étant peu susceptible de remplacer ce «réveil du deuil de l'amour» pour fonder une aussi vaste entreprise, les éditeurs tentent de trouver une référence philosophique allemande en citant, au début et vers la fin de la préface, Nietzsche, qui a prôné «l'action» et «la vie» (*die Tat, das Leben*) contre l'historicisme de ses contemporains. Ce nietzschéisme paraît bien rhétorique: quelle vie et quelle action?

Au début de la préface allemande apparaît une formule chère à Hagen Schulze depuis 1990, selon laquelle l'Allemagne est redevenue (*wieder*) un État national «normal» (les guillemets sont dans le texte). Cette normalité politique retrouvée semble ouvrir définitivement la voie à une normalité «scientifique». Après avoir rappelé que d'autres pays se dotent ou se sont dotés de recueils sur leurs «lieux de mémoire», les éditeurs se réfèrent aux grands textes français sur la mémoire, à Maurice Halbwachs, à Pierre Nora, à Paul Ricœur, mais aussi à des auteurs allemands. Ils tentent d'élaborer ainsi la représentation d'une réflexion historique internationale en général et franco-allemande en particulier. Pour introduire un développement sur la distinction histoire/mémoire, problème pourtant brillamment abordé par Pierre Nora dans la préface du recueil français (1984), ils choisissent par exemple de citer Aleida Assmann (1997/98) – pour conclure par un (beau) texte de Paul Ricœur (2000).

Les éditeurs exposent les trois «points de vue» (*Gesichtspunkte*, p. 18) qui ont guidé leur travail:

- l'insistance sur les XIX^e et XX^e siècles;
- l'orientation européenne du projet. Un cinquième des auteurs sont «non allemands» (français, polonais, israéliens...) et il est dit que, contrairement à la France décrite par Pierre Nora, l'Allemagne s'ouvre à ses voisins et à l'Europe (p. 19);
- la volonté d'accorder la même importance à tous les lieux de mémoire, prestigieux (Goethe, Beethoven) ou non (le championnat de football, la chanson de variétés).

L'ordonnance du recueil allemand montre assez que la présentation (et la définition) des «lieux de mémoire» allemands posent des problèmes bien spécifiques. La trinité «République, Nation, les France» de l'original français fait place à 18 grands chapitres renfermant 120 textes. Ce premier volume se compose de 39 textes répartis en 6 chapitres, tous introduits par les éditeurs: le «Reich», les poètes et les penseurs, le peuple, l'ennemi héréditaire, le déchirement intérieur (*Zerrissenheit*), la culpabilité. De l'énumération de ces titres sourd le tragique: les chapitres 1, 3 et 4 sont lourds de mauvais souvenirs, les chapitres 5 et 6 de souffrances – quant au chapitre 3 (*Dichter und Denker*), il est réservé à deux catégories qui ont en commun leur première consonne et leur impuissance politique.

L'épisode national-socialiste projetée, directement ou indirectement, son ombre sur quasiment tous les textes du volume, y compris sur ceux d'un premier chapitre («Reich») destiné pourtant à inscrire l'histoire de l'Allemagne dans une longue durée. Ainsi, le premier texte de ce chapitre, une (intéressante) étude d'Arnold Esch sur le roman «germanique» de Felix Dahn «Ein Kampf um Rom» (1876) débouche sur l'évocation d'un impérialisme déjà raciste, appelé à une dévastatrice carrière.

Le classement de certaines contributions peut sembler contestable. Ainsi Heine (belle synthèse de Michael WERNER) apparaît dans la catégorie *Zerrissenheit*. On peut comprendre les raisons de ce choix, mais l'on regrette tout de même que Heine figure à côté des *Junker* (qu'il détestait), du Mur de Berlin et de Rapallo ou, pire encore, de «l'équateur du boudin blanc», la frontière linguistico-politico-culturelle qui sépare l'Allemagne du Nord de l'Allemagne du Sud. Nietzsche lui tient compagnie dans ce même chapitre. Ces deux auteurs méri-

taient de figurer parmi les »poètes et penseurs«, un chapitre dont, pour ménager l'équilibre de l'ensemble, on pouvait retirer les développements sur Weimar/Buchenwald (Georg BOLLLENBECK) et l'idéalisme allemand: en plaçant ces deux textes au chapitre *Zerrissenheit*, on comblait le vide laissé par Heine et Nietzsche. Faust, absent de ce volume, avait sa place dans ce dernier chapitre.

Certains textes nous ont paru particulièrement agréables à lire et suggestifs. Ainsi le »Theodor Fontane« de Gotthard ERLER ou l'étude de la naissance du nationalisme allemand »Am deutschen Wesen ...« de Bedrich LOEWENSTEIN. Le développement d'Adam KRZEMINSKI sur Willy Brandt s'agenouillant en décembre 1970 devant le monument aux martyrs de l'insurrection du ghetto de Varsovie aborde de manière vivante d'importants problèmes: la résistance juive polonaise, la résistance »nationale« polonaise, les obstacles opposés à la commémoration de ces résistances dans la Pologne communiste, une certaine mauvaise conscience polonaise (sur laquelle l'auteur n'insiste pas), les relations difficiles (et inégales) de ce pays avec l'Allemagne et la Russie. Certaines conclusions sont courageuses: le germaniste Dieter BORCHMEYER écrit par exemple que Goethe n'est plus un »lieu de mémoire« vivant pour les Allemands (p. 206). Les »lieux de mémoire« disparus ont aussi leur intérêt. Belle étude de Wolfgang ULLRICH sur deux statues médiévales érigées en symboles raciaux dans la première moitié du XX^e siècle (»Der Bamberger Reiter und Uta von Naumburg«): après 1945 ces belles statues sont redevenues une attraction touristique locale.

On note une certaine méfiance envers la culture »de masse« du XX^e siècle: si les éditeurs ont à bon droit jugé utile, comme on l'a vu, de publier un texte sur le roman à succès de Felix Dahn »Ein Kampf um Rom« (1876), pourtant oublié de nos jours, certains auteurs dédaignent le »7^e art«, voire la télévision, alors que depuis des décennies ces »médiats« contribuent peut-être plus que d'autres à la construction des »lieux de mémoire«. Ainsi, le nom de Walter Disney n'apparaît pas dans le texte de Maria TATAR sur les contes de Grimm: on se contente d'une allusion dédaigneuse au film, à la publicité, à tous ces médias qui font circuler ces contes comme »une monnaie forte« (p. 276). De même, Peter REICHEL, dans un chapitre intitulé »Auschwitz« fort bien documenté, mais d'orientation exagérément politologique, parle bien d'holocauste, mais sans citer la série télévisée américaine (1978) qui a popularisé l'expression. Il est question dans ce même texte du théâtre documentaire de Peter Weiss ou de Rolf Hochhuth dans les années 60, mais nulle part il n'est fait mention de la publication des poésies »concentrationnaires« de Nelly Sachs (1946, à Berlin-Est), de Paul Celan ou de la difficulté de »dire« le génocide juif en Allemagne (et partout ailleurs) après la guerre, difficulté qui apparaît dans certains films DEFA dès la fin des années 40 (il n'est pas question, même allusivement, de génocide dans les films produits à l'Ouest d'après la guerre). L'auteur mentionne Rudolf Hoess, le commandant d'Auschwitz, et Gilbert, le psychiatre qui l'a interrogé et étudié à Nuremberg, mais il ne cite pas le roman documentaire »La Mort est mon métier« que Robert Merle a tiré en 1952 de l'étude de Gilbert, roman porté au cinéma par Th. Kotulla en 1977 en RFA. Les documentaires d'Erwin Leiser ne sont pas évoqués, ni »Shoah« de Claude Lanzmann. Il n'est pas question non plus du verdict d'Adorno sur l'impossibilité de toute poésie après Auschwitz (1952) – et de la contestable »esthétisation« de cette mémoire douloureuse des crimes hitlériens dans divers films des années 90, voire dans un *bestseller* tel que »Der Vorleser« de Bernhard Schlink.

Certains jugements peuvent être discutés. Ainsi, Joachim EHLERS déplore que l'Union européenne, dont le territoire dépasse selon lui exagérément (*unmäßig*) l'espace latin, ne sache plus que faire de la figure fondatrice de Charlemagne (p. 55). Constat excessif: car le texte rappelle assez qu'il ne faut pas regretter les temps où la France et l'Allemagne se disputaient Charlemagne et »Karl der Große« – ou ces semaines du printemps 1945, où parmi les derniers défenseurs de Berlin figuraient les SS français de la division Charlemagne (que le texte ne mentionne pas). Joachim FEST termine son exposé sur le *Bunker* de Hitler à Berlin en rapportant les efforts accomplis durant des décennies par les Soviétiques pour effacer les

dernières traces des occupants de ce «lieu de mémoire». Or, dit Fest, ces efforts sont vains, car les derniers occupants du *Bunker*, Hitler et ses complices, «sont aujourd'hui plus présents que tout autre lieu et acteur de l'histoire» (p. 137): Fest veut-il nous suggérer que Hitler, Bormann, Goebbels, et Eva Braun sont des personnages si grands et si fascinants que nul ne pourra en effacer la trace? Ou s'agit-il simplement d'énoncer une évidence, de manière inutilement compliquée, à savoir que les grands criminels et les tyrans laissent des souvenirs durables?

Gesine SCHWAN estime, à propos de la notion de *Mitläufer*, que la condamnation universelle de la «servilité» allemande date du Troisième Reich (p. 668). Cette idée peu avantageuse des Allemands nous paraît avoir été fixée bien plus tôt, par exemple en 1918 en Allemagne, dans le roman «Der Untertan» (1918) de Heinrich Mann, et longtemps avant à l'étranger. On pourrait sans peine remonter à une satire bien antérieure du militarisme et de l'absolutisme en Allemagne, à Voltaire, Stendhal, Buchner, Heine et à beaucoup d'autres, notamment après 1870 lorsqu'on oppose l'impérialisme allemand au républicanisme français, au parlementarisme anglais ou à la démocratie nord-américaine. Dans ses cours d'esthétique, Hegel parle avec mépris des *Nibelungen*: est-il justifié de le ranger avec Schlegel (!) et Wagner parmi les représentants d'une «interprétation esthétique-mythique» de cette épopée (Peter WAPNEWSKI, p. 163)? Le château de Versailles n'est-il que l'autre face des défaites militaires de Louis XIV, dont Louis XVI a dû payer les frais sur l'échafaud plus d'un siècle plus tard (Hagen SCHULZE, p. 408)? Voilà une thèse bien polémique: l'auteur rappelle certes que le château fut imité dans toute l'Europe, mais ne s'appesantit pas sur le fait que les imitations allemandes, forcément plus nombreuses que l'original, ont dû coûter chères elles aussi (jusqu'à la seconde moitié du XIX^e siècle, avec le *kitsch* dispendieux des imitations de Louis II de Bavière). On a par ailleurs du mal à croire que la proclamation de l'empire allemand du 18 janvier 1871 a lieu «par hasard» à Versailles: le 18 janvier, c'est la date de la création du «royaume» de Prusse (en 1701) et Versailles, c'est tout de même le plus éclatant symbole de la puissance française, jusqu'alors la première sur le continent européen. Et l'officier prussien qui feint de s'indigner de ce que l'autel érigé durant la cérémonie fût face à une Vénus dénudée, «chose difficile à éviter à Versailles», exprime bien un sentiment de triomphe qui n'est pas seulement militaire ou politique. Pourquoi Heinz REIF, dans un texte par ailleurs très intéressant sur les *Junker*, parle-t-il d'une RDA petite-bourgeoise et crispée, hostile à la culture (p. 534)? Cela est sans doute vrai de l'appareil politique et policier du régime, mais la RDA ne s'est pas réduite à cet aspect: ce pays disposait d'une infrastructure culturelle importante (que de théâtres!), a attiré des grands noms (Brecht, Anna Seghers, Arnold Zweig), a produit des artistes excellents dans de nombreux domaines – et des spécialistes non moins excellents d'histoire ou de littérature, tel Gotthard Erler, qui signe dans ce recueil un beau texte sur Fontane.

Quelques petites erreurs: Brecht n'est allé à Berlin-Est qu'en 1948 (et non en 1945, p. 104); «Die Pietisterei im Fischbeinrocke» est une comédie de Luise Gottsched (et non de son mari, p. 579).

Le volume est illustré (en noir et blanc). Les textes sont bien présentés; les notes, réduites au minimum, figurent à la fin du livre; un index des noms cités faciliterait la consultation d'un ouvrage écrit par 39 auteurs différents sur 39 sujets différents. L'atmosphère générale est plutôt sombre, comme il a été dit. Seul le chapitre «Der Volkswagen» (entreprise fondée par Hitler!) aborde l'histoire du «miracle économique».

La lecture de ce premier volume de la collection ne permet pas de juger si le modèle français du «lieu de mémoire» peut s'appliquer à un pays où les «lieux de mémoire» sont plus vivants à l'échelon local ou provincial qu'à l'échelon national et où la mémoire récente de la nation est envahie par le souvenir des catastrophes du XX^e siècle, notamment par les crimes hitlériens: tout semble conduire à ces catastrophes, tout semble en émaner. L'Allemagne apaisée d'après 1945 ne s'est vraiment stabilisée que depuis la dernière décennie du XX^e

siècle, elle n'a pas eu le temps de créer une mémoire capable de contrebalancer les tragédies passées. Certes, les historiens ont raison de mettre en garde contre une lecture téléologique, fataliste, etc. de l'histoire allemande; certes, l'histoire de l'Allemagne ne se résume pas à celle de ses despotes et de ses tyrans; mais la mémoire n'est pas l'histoire, comme le démontrent d'ailleurs les textes d'historiens étudiant les »lieux de mémoire«. Cette mémoire allemande forme un contraste grandissant avec la réalité actuelle d'un pays qui connaît une paisible prospérité depuis de longues années, du moins dans sa partie occidentale, et qui suscite bien des envies dans le monde, y compris en Europe. Dans le cas de l'Allemagne, l'accumulation de textes, souvent intéressants, sur les »lieux de mémoire« renforce particulièrement ce décalage entre »mémoire« forcément douloureuse et »vécu« qui l'est beaucoup moins. N'a-t-on pas parlé récemment – et en France! – de »bonheur allemand«?

François GENTON, Grenoble

Johannes BURKHARDT (Hg.), *Krieg und Frieden in der historischen Gedächtniskultur. Studien zur friedenspolitischen Bedeutung historischer Argumente und Jubiläen bis in die Gegenwart*, München (Ernst Vögel) 2000, 139 pp. (Schriften der philosophischen Fakultäten der Universität Augsburg, 62).

The remembrance of the past has long played an important part in political discourse, serving as a reference point and means of legitimising current action and future goals. This can be seen most clearly in the arguments surrounding decisions for war and peace which often make explicit reference to past experience and motives. In this new volume, Johannes Burkhardt and his co-contributors explore examples of this ranging from ancient Greece to post-war Germany. Originating in discussions at the 1996 German Historikertag, the volume comprises five revised papers, as well as two new essays and an editor's introduction.

All eight contributors are concerned to evaluate the context in which historical arguments were advanced in the cause of war or peace. They also explain how history was used and to what effect. The first five essays are more concerned with arguments for, rather than against, conflict, but nonetheless indicate the significance of calls for peace. Gunther GOTTLIEB considers the use of memory in ancient Greece, noting how authors believed the past could guide the present, and how the commemoration of fallen heroes could serve to legitimise future bellicosity. However, the past was presented in a variety of ways as different historical traditions came to legitimise alternative conceptions of the Hellenic world. The same flexibility is detected by Pamela KALNING in her survey of late medieval literature which concludes that historical events and examples were marshalled by different authors to support arguments for both war and peace. Christoph KAMPMANN disputes the established view that the belief in a European balance of power only became part of mainstream English political discourse after the Glorious Revolution of 1688. He provides convincing evidence to demonstrate that later Stuart historians and commentators already argued that England's international position had depended on holding a balance between France and Spain since Tudor times. However, like Kalning, he also indicates that this role of »arbiter« also contained a peaceful dimension, since the concept of a balance implied a harmonious equilibrium. This peaceful element seems less prominent in the two essays which examine more modern history. Reimer HANSEN shows how nationalist prejudice distorted nineteenth-century interpretations of medieval Schleswig and Holstein, contributing to Danish-German hostility in the process. Johannes BURKHARDT's survey of historical anniversaries during the Thirty Years War and First World War also demonstrates how commemoration of the past could justify later conflict.

The last two chapters are more explicitly concerned with peace. Etienne FRANÇOIS and Claire GANTET provide a detailed examination of the commemorations of the Peace of